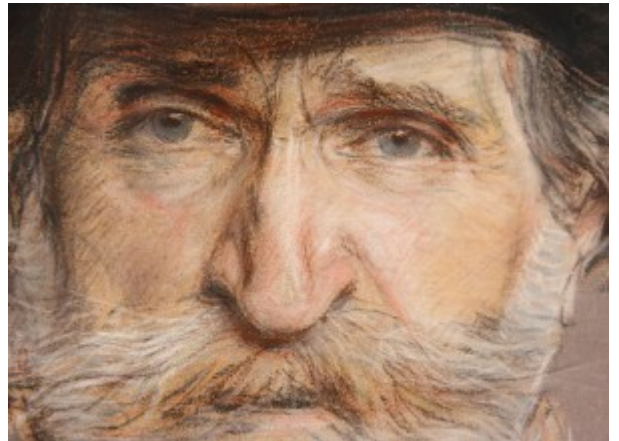


RIGOLETTO de VERDI

France Musique, dim 8 déc 2019,
16h : **RIGOLETTO** de Verdi.

La tribune des critiques de disques : et vous, quelle est la meilleure versions enregistrée de l'Opéra de Verdi, Rigoletto ? Il y faut un quatuor de superbes chanteurs, à la fois puissants et dramatiques, mais aussi



nuancés et subtils. A savoir, d'abord une Gilda, soprano colorature, agile, angélique, mais ardente. Un baryton vrai acteur, dense, profond, intérieur, fin (le fameux baryton verdien) qui est le rôle titre : Rigoletto,, père de la dite Gilda ; un ténor aérien, souple, suave, aristocratique : le Duc de Mantoue, être sans morale ni scrupule dont est tombée amoureuse Gilda (pour sa perte), enfin une basse profonde, noire, halluciné, Sparafucile : le tueur engagé par Rigoletto pour sa terrible vengeance (qui tourne quand même au fiasco)... Voilà du beau monde lyrique. Sans omettre un chef lui aussi veillant à l'architecture et au souffle dramatique, comme à la finesse de chaque portrait psychologique... Parmi les grands verdiens qui ont marqué le rôle : Leo Nucci, Renato Bruson...

Le compositeur d'opéras romantiques, **Giuseppe Verdi** a longtemps et toujours chercher de bons livrets pour mettre en musique ses ouvrages lyriques : dans Rigoletto, – le nom du bouffon à la Cour du Duc de Mantoue, Verdi utilise et adapte la pièce de Victor Hugo, Le Roi malgré lui. De Hugo, Verdi transpose et magnifie en musique, le réalisme brûlant de la vie de cour : haine et jalousie à tous les étages, surtout complot pour affaiblir la figure du bouffon trop influent ; sa fille pourtant préservée et tenue à l'écart de la barbarie courtisane, sera in fine sacrifiée ; elle est même la victime consentante d'un assassinat qui se retourne contre celui qui

l'a commandité. En croyant se venger de tous, en pilotant l'assassinat du Duc, Rigoletto creuse sa propre tombe et se précipite dans la gueule d'une horrible et infecte tragédie.

Voici donc un drame gothique noir, dans l'Italie des Romantiques, celle des trahisons, tueries, meurtres et intrigues au parfum écœurant, déléthère.

À Mantoue, au XVI^e siècle, Rigoletto, bouffon à la cour du duc de Mantoue, – séducteur dépravé, pense protéger sa fille Gilda à l'abri des regards et des convoitises. Mais Gilda est découverte et enlevée par des courtisans qui la mènent jusqu'à la chambre du duc obscène, irresponsable. Trop naïve, la jeune vierge s'enflamme pour son amant volage, son premier amour. Que fera le père pour se venger ? Que peut le bouffon Rigoletto contre la tribu courtisane, véritable horde sauvage et cynique ?

A travers la chute et le deuil de Rigoletto, s'accomplit la malédiction dont le bouffon était l'objet ; au début du drame, le comte de Monterone maudit le vil serpent qui le raille, alors qu'il est exilé par le Duc... A travers le drame hugolien, Verdi traite un thème qui lui est cher : l'amour paternel, celui d'un bouffon humilié qui souhaite protéger sa fille, bien vainement.

France Musique, dim 8 déc 2019, 16h : RIGOLETTO de Verdi.
La tribune des critiques de disques

**Compte-rendu, opéra. PALERME,
16 oct 2018. VERDI :**

Rigoletto, Teatro Massimo. Stefano Ranzani / John Turturro

Compte-rendu, opéra. PALERME, 16 oct 2018. VERDI : Rigoletto, Teatro Massimo. Stefano Ranzani / John Turturro... Les femmes y sont réduites à des objets de convoitise, les courtisanes, évidemment, mais aussi Gilda, Maddalena, Giovanna comme la Comtesse de Ceprano. L'histoire du Roi s'amuse, reprise par Piave et Verdi, est connue. Gilda est broyée entre l'amour possessif et oppressif de son père et son premier amour pour un libertin débauché. Mais le personnage essentiel, qui a donné son nom à l'opéra, est bien Rigoletto, le bouffon complice du dépravé duc de Mantoue. Ironie du sort, l'instigateur de l'enlèvement de la Comtesse de Ceprano sera celui de sa propre fille. Fascinant par les multiples composantes de sa personnalité, complexé par sa difformité, amuseur cynique, entremetteur, Triboulet-Rigoletto est aussi un père aimant, qui nous émeut par ses souffrances.



Le Teatro Massimo de Palerme, pour cette nouvelle production, a fait appel à **John Turturro**, dont le nom est attaché au cinéma, qui réalise ici sa première incursion dans le domaine lyrique. Brillante et sobre, humble, propre à satisfaire tous les publics, sa mise en scène respecte les cadres souhaités par Piave et Verdi , sans pour autant tomber dans une reconstitution datée. Classique, mais jamais redondante, c'est toujours un plaisir pour l'oeil. Le premier acte se déroule dans un palais à l'abandon. Quelques uns des cadres monumentaux qui ornent le mur de fond de scène sont tombés, l'un d'eux est brisé. La déconstruction lente du monde réaliste va concentrer l'attention sur les personnages. Le castellet de la chambrette où Gilda est recluse, comme le bouge de Sparafucile et Maddalena, d'un réalisme cru, s'oublie vite, comme le recours fréquent à l'opacité des fumées qui captent la lumière.

Un opéra des hommes ?



L'ensemble fonctionne. Les costumes portent la marque d'une aristocratie ancienne, sans pour autant être datée. Leur beauté, sans ostentation, leur simplicité, leur caractérisation, qui permet d'identifier chacun des personnages, tout concourt à la compréhension du drame dont nous sommes les témoins. Le choix des couleurs n'y est pas étranger. Ainsi le rouge de la cape de Monterone, qui porte la malédiction, se retrouve-t-il dévoilé progressivement lorsque Gilda va mourir dans les bras de son père. Jamais la moindre vulgarité, malgré la débauche du Duc et de ses compagnons, malgré la violence de telle scène. Le melodramma n'est pas du grand guignol. La direction d'acteur, particulièrement

soignée, respecte le naturel tout en composant des ensembles plus beaux les uns que les autres. A cet égard, il faut souligner la participation opportune du corps de ballet, aux deux premiers actes, qui s'intègre habilement à la suite du Duc.

Plusieurs distributions sont offertes, dont les premiers rôles se combinent, pour les huit représentations (en 9 jours). Rigoletto connaît ainsi trois de ses meilleurs interprètes : **Leo Nucci**, dont la santé physique et vocale force l'admiration, **George Petean** et **Amarturshwin Enkhbat**, le benjamin déjà consacré. Ce sera ce dernier que nous écouterons, avec Ruth Iniesta en Gilda, et Ivan Ayon Rivas comme Duc de Mantoue. Singulièrement, aucun chanteur italien pour les trois premiers rôles, mais, rassurons-nous : leur italien est en tous points parfait et les chanteurs de la péninsule se partagent les dix autres rôles. La distribution de ce soir se distingue par sa jeunesse et son engagement.

Enkhbat Amartuvshin est un baryton mongol, consacré par de nombreux et prestigieux prix. Familier du rôle sur les grandes scènes italiennes, il est peu connu en France, où on finira bien par le découvrir. Sa voix est sonore, colorée et trouve toutes les inflexions pour traduire toutes les expressions du personnage. L'aigu est facile, puissant sans jamais sentir l'effort, le legato admirable, assorti d'un phrasé noble et d'une émission où la plainte est sincère. Un très grand baryton verdien, du plus haut niveau. Ses qualités dramatiques nous valent un Rigoletto crédible, juste et émouvant. **Ivan Ayon Rivas**, ténor péruvien, a la prestance, la projection, les aigus faciles qui lui permettent de camper un Duc de Mantoue, assuré, séducteur et jouisseur désinvolte. La voix est puissante, jeune, lumineuse. Son physique de jeune premier renforce sa crédibilité dramatique. « La donna è mobile », a la vaillance attendue. Le « Questa o quella », morceau de bravoure, soulève l'enthousiasme. Gilda est espagnole. **Ruth Iniesta**, a la légèreté, la fraîcheur, l'agilité et les colorature qui font oublier les caricatures que donnent certaines sopranos dramatiques de cette adolescente. Son «

Caro nome », où elle rêve de son bien-aimé Gualtier Maldé, traduit à merveille sa pureté comme sa sensualité naissante. Luca Tittolo, le tueur à gages Sparafucile, est remarquable et fait forte impression. La voix est ample, profonde, tranchante et agile, sa large tessiture lui permet une aisance constante. Le beau contralto de **Martina Belli** et son physique à ensorceller le diable nous valent une Maddalena plus vraie que nature. La voix est sonore, chaude, corsée. On regrette presque que Verdi attende les ensembles du dernier acte pour nous l'offrir. Aucune faiblesse n'est à relever dans les seconds rôles que l'on ne détaillera pas. Les chœurs sont superbes d'aisance vocale et dramatique, de cohésion et de précision.



C'est à **Stefano Ranzani**, grand chef lyrique dont le nom est

attaché à celui de Verdi, que l'on doit ce grand moment d'émotion partagée. Familier de l'oeuvre, dont il connaît chaque phrase comme la construction dramatique, il nous offre un modèle de direction, fine, racée, intense. Tout est là, les progressions, les textures, les phrasés, avec une attention portée à chacun. On imagine le plaisir des interprètes à chanter et jouer sous sa conduite. Le geste, clair, précis, démonstratif, est efficace, sécurisant dans son accompagnement de chacun, mais surtout communique une incroyable énergie qui nous vaut la plus large palette de nuances, assorties d'une élégance rare.

Une captation de cette réalisation exceptionnelle est visible sur OperaVision, avec un autre trio de solistes (Georges Petean, Stefan Pop et Maria Grazia Schiavo), moins jeunes, mais tout aussi valeureux.

La production migrera au Teatro Regio de Turin, à l'opéra de Shanxi, puis à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, coproducteurs. A ne pas rater !

Compte-rendu, opéra. PALERME, 16 oct 2018. VERDI : Rigoletto, Teatro Massimo. Stefano Ranzani / John Turturro

Compte rendu, opéra. Marseille, Opéra, le 15 novembre 2015. Verdi : I due Foscari. Leo Nucci

Atmosphère lourde, grave d'émotion contenue à l'Opéra de Marseille au lendemain des attentats qui ont endeuillé le pays. Minute de silence intense d'hommage aux victimes à la demande de l'Adjointe Déléguée à l'Opéra-Odéon et Art contemporain, remplaçant le Maire, **Marie-**



Hélène Féraud-Grégori. Comme je l'ai écrit et dit ailleurs, malgré la terreur barbare, justement même à cause de cela, la culture saigne mais signe, existe, persiste, portes grandes ouvertes à tous. Et sans doute la terrible circonstance n'a-t-elle fait que galvaniser encore plus un plateau exceptionnel pour une œuvre, qui sans l'être, est tout de même un jalon toujours intéressant à visiter, surtout eu égard à sa rareté, dans la prolifique production de Verdi. À Marseille, pourtant si verdienne, l'œuvre demeurerait insolitement inédite et inouïe et son Directeur Maurice Xiberras la présentait en version de concert, sans doute moins par prudence que par la fatalité économique des temps, mais avec une distribution où la présence de Leo Nucci, qui désirait présenter l'opéra à son ardent public de Marseille, justifiait à elle seule, l'entreprise.

I Due Foscari à Marseille : Hymne à la vie

L'œuvre. Créé en 1844 à Rome, dirigé par Verdi lui-même pour les premières représentations, l'opéra fut un triomphe mais sombra ensuite dans l'oubli, peut-être balayé par le succès des compositions de la riche décennie suivante ou à cause de la difficulté écrasante du rôle principal dévolu à un baryton. Francesco Maria Piave en tira le livret d'une pièce de Byron de 1821 située dans la Venise du *cuatrocento*, du XV^e siècle, une affaire de pouvoir comme celle mettant en scène le Doge de Gênes dans *Simone Boccanegra*. Elle met en scène un conflit cornélien entre le devoir et l'amour : le Doge Foscari, par respect des lois, même déchiré par l'amour paternel, laisse condamner son fils à l'exil, l'autre Foscari, donc, qui a eu la maladresse d'entrer en contact avec une puissance étrangère ennemie de la Sérénissime République, trahison qu'attesterait une lettre, par ailleurs inopportunément perdue. Le Sénat, le Conseil des Dix (magnifiques scènes de chœur), sont attisés par un ennemi implacable de rancœur, de haine, d'ambition : perdant le fils, malgré les supplications et imprécations de sa femme, il tente politiquement de couler le père. Pas de justice : reconnu innocent trop tard, le fils mourra, suivi du père, Doge aussi déposé. Pas de *lieto fine*, l'impitoyable Loredano vaincra et peut écrire : « Pagato ora sono ! », 'je suis enfin vengé !', un « enfin » qui ouvre une perspective rétrospective à la haine enfin satisfaite.

Interprétation. L'œuvre, s'inscrit après deux succès de Verdi, *Ernani* la même année avec le même librettiste et l'antérieur *Nabucco* (1841) dont il garde des traces, telle la scène d'hallucination du roi, frappant ici le ténor, héros et fils malheureux, et les prières et malédictions de sa femme qui rappellent, par les sauts extrêmes entre grave et aigus, ceux d'Abigaille, mais des traits de *I due Foscari* annoncent des œuvres postérieures : un bien modeste prélude de violoncelle

est peut-être une ébauche de la sublime entrée de l'air de Philippe II dans *Don Carlo*, la tessiture de baryton pour le rôle essentiel au détriment du ténor préfigure celle de *Simone Boccanegra* mais, surtout, les imprécations en faveur du Doge contre les Dix en défense de son fils, sont déjà celles de *Rigoletto* réclamant sa fille, son seul trésor.

À la tête de l'Orchestre Philharmonique de l'Opéra, **Paolo Arrivabeni**, d'une rare élégance, d'une précision alliée à la souplesse, attentif comme il sied dans l'opéra italien au confort des chanteurs, tire la quintessence d'une partition orchestrale qui n'a pas encore la richesse, bien plus tardive, du futur Verdi. Il met en relief des contrastes, détaille, certains timbres, harpe, flûte, clarinette, et cet alto et violoncelle d'un prélude, associés à situations, états d'âme : ce sont de beaux brouillons d'œuvres en devenir. Plusieurs valse ondule dans la partition.

Les chœurs, le premier cantonné à mi-voix du murmure de la calomnie et de la conspiration (**Emmanuel Trenque**), sont farouches et grandioses dans la haine collective et pleins d'allégresse dans la scène finale où la liesse populaire fait un fond cruel à la détresse déchirante du vieux Doge maudissant le Sénat et mourant de chagrin. Les comparses, le ténor **Marc Larcher** (Barbarigo, Fante et Servo) et la soprano **Sandrine Eyglie** (la confidente Pisana) existent malgré la fugacité de leurs apparitions. Habitué de notre scène, la basse **Wojtek Smilek**, en sombre et cruel Loredano, sans même un air, réussit le prodige d'imposer une présence maléfique en demi-teinte, sans éclat, dans la noirceur de sa grande voix.

Héros malheureux byronien traînant sa mélancolie morbide, victime expiatoire, le premier Foscari, est campé par le ténor **Giuseppe Gipali**, qui déploie une voix belle, souple, un beau legato, un sens des nuances et des éclairs de révolte dans un combat perdu d'avance : ce n'est pas « une force qui va » comme l'Hernani de Hugo, c'est une âme dont on ne voit que faiblesse et fragilité, qui coule, sombre dans une dépression

que l'on dirait romantique, qui naufrage enfin dans la folie, mourant de lui-même comme une flamme qui s'éteint. À l'inverse, vive flamme, sa femme, incarnée par la belle soprano, l'Ukrainienne **Sofia Soloviy**, remplaçant Virginia Tola, se lance avec passion et vaillance dans tous les affects et effets d'une partition terrible, des aigus arrachés à partir de graves, des vocalises cascadantes, défiant prudence au profit d'une expression superbe de l'accablement, de l'indignation, de la révolte, avec une grande vérité dramatique. La cantatrice triomphe avec justice si le personnage est vaincu par l'injustice.

On comprend que **Leo Nucci** ait voulu nous offrir ce rôle : il a trois grandes scènes impressionnantes, précédées de récits obligés dramatiques où tout son art scénique se déploie d'émouvante façon : Doge gardien inflexible des lois, père blessé par ce qu'on croit la trahison de son fils, père ulcéré par le refus obtus du Sénat de rejuger une cause douteuse, père imprécateur face au complot avéré, tout est juste, profond, avec une grande sobriété de signes, une main, un doigt, un regard, une démarche. Si l'on ne savait un âge qu'il ne dissimule pas, on le dirait jeune comme au premier jour d'une voix homogène, magistralement conduite, qui bouleverse dans la douleur et engage dans la rage auprès de lui. Habitué à la performance en grandiose seigneur tout simple, il cède en souriant à une salle en délire qui lui réclame le bis de son terrible dernier grand air.

En ce jour de deuil national, le public marseillais a fait un triomphe à la culture, à la musique : à la vie.

I due Foscari de Verdi à l'Opéra de Marseille. Le 15 novembre 2015. Opéra en 3 actes, livret de Francesco Maria Piave, d'après la pièce de Lord Byron. Version de concert.

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille

Direction musicale : Paolo Arrivabeni.

Chef de Chœur : Emmanuel Trenque.

Distribution : Lucrezia Contarini : Sofia Soloviy ; Pisana : Sandrine Eyglie ; Francesco Foscari : Leo Nucci. Jacopo Foscari : Giuseppe Gipali ; Jacopo Loredano : Wojtek Smilek. Barbarigo/ Fante/ Servo : Marc Larcher. Photo © Christian Dresse.

Les deux Foscari à Marseille

Marseille, Opéra. Verdi : I due Foscari. Les 15 et 18 novembre 2015.

Les deux Foscari de Verdi, inspiré de Lord Byron, demeure une œuvre méconnue, certes de la jeunesse de Verdi mais d'une rare intensité dramatique. Par son sujet, son traitement sombre et expressif, le profil des héros masculins, I due Foscari annonce le grand œuvre de la pleine maturité, Simon Bocanegra qui met en scène un doge, non plus à Venise mais à Gênes



(même si Bocanegra est créé à la Fenice). Dans les deux ouvrages, Verdi aborde un thème qui lui est cher : pouvoir et humanité. En d'autres termes, les puissants sont-ils condamnés à la corruption et la barbarie immorale ?

La famille Foscari dans la Venise décadente et cynique. Jacopo Foscari, le fils du Doge de Venise, est accusé de meurtre et de trahison. Malgré les supplications de sa femme et de son père, il est condamné à l'exil perpétuel, en particulier à cause d'un ennemi, le sénateur Loredano. L'opéra de Verdi, adapté de la pièce de Lord Byron du même nom, met en lumière l'impuissance d'un père face à la cruauté du monde. L'amour et la détermination de son père et de sa femme Lucrezia ne sauveront pas Jacopo qui meurt au moment même où une

confession vient l'innocenter... la fatalité et les destins sacrifiés ont toujours inspiré Verdi. Opéra noir et sombre, mais dramatiquement très intense, I Due Foscari reste méconnu du grand public or il concentre déjà le meilleur de Verdi. L'écriture y est concise, efficace, serrée, comme précipitée précisément à l'acte III avec la scène flamboyante du carnaval...

Trop rare sur les scènes lyriques, l'opéra de Verdi I due Foscari qui annonce Simon Boccanegra, traite de la solitude et de l'impuissance des puissants. A Venise, le Doge Francesco Foscari éprouve la barbarie de l'exercice politique, tiraillé entre l'intérêt de sa famille et le bien public comme la nécessité d'Etat. Créé au Teatro Argentina de Rome en 1844, I Due Foscari éclaire l'inspiration de Verdi fortement marqué par Byron dont il adapte pour la scène lyrique The two Foscari : sombre texte théâtral où le doge de Venise, le vieux Francesco Foscari doit exiler son propre fils Jacopo, malgré son amour paternel et les suppliques de sa belle-fille, Lucrezia. Finement caractérisée, épique et aussi, surtout, intime, la partition verdienne se distingue par sa justesse émotionnelle dans le portrait du Doge Foscari, immersion au cœur d'une âme humaine, tiraillée et par là, bouleversante. Verdi semble y prolonger ce réalisme lyrique déjà si touchant chez Donizetti.



Les déchirements intérieurs du Doge Foscari à Venise, annonce bientôt la sombre mélancolie solitaire, et comme irradiée du Doge de Gênes, Simon Boccanegra, où Verdi développe cette même couleur générale magnifiquement sombre et prenante. Le sens de l'épure, l'économie psychologique

ont desservi la juste appréciation de l'oeuvre : ce regard direct sur le tréfonds de l'âme humaine, loin des retentissements et déflagrations collectives parfois assourdissantes voire encombrées (Don Carlos, La Forza del

destino, Il Trovatore, sans omettre le défilé de victoire d'Aida... véritable peplum égyptien) sont justement les points forts de l'écriture verdienne. Un nouvel aspect que l'auditeur redécouvre et apprécie aujourd'hui. La scène finale en particulier qui explore l'esprit agité et sombre du Doge Foscari reste le tableau le plus impressionnant: un monologue comparable à la force noire de Boris Godounov de Moussorgski et dans laquelle brilla le diamant profond de l'immense baryton verdien Piero Capuccilli... Comme Titien portraitiste affûté du Doge Francesco Venier dans un tableau déjà impressionniste (illustration ci dessus : où le politique paraît affaibli, hagard, défait, en rien aussi conquérant que le Doge Loredan auparavant peint par Bellini), Verdi brosse une figure saisissante par sa souffrance humaine: un politique, otage du Conseil des Dix, instance haineuse, policière, inhumaine : après avoir pris la vie de son fils Jacopo, le Conseil des Dix lui demande de se démettre de sa charge... ultime sacrifice duquel le Vénérable ne se relève pas. Heureux marseillais qui pourront mesurer **le talent du baryton Leo Nucci (notre photo ci dessus)** verdien devenu légendaire qui devrait en novembre 2015, éclairer l sombre diamant qui étreint le cœur du grave et humain Francesco Foscari...

[I due Foscari de Verdi à l'Opéra de Marseille](#)

[Dimanche 15 novembre 2015, 14h30](#)

[Mercredi 18 novembre 2015, 20h](#)

[deux représentations événements – version de concert](#)

Informations
Réservations

Samedi 7 novembre 2015, 15h , Foyer de l'Opéra

Conférence présentation de l'œuvre, entrée libre dans la limite des places disponibles. Réservation obligatoire : 04 91 55 11 10

Opéra en 3 actes

Livret de Francesco Maria PIAVE

d'après la pièce de Lord BYRON

Création à Rome, Teatro Argentina, le 3 novembre 1844

Première représentation à l'Opéra de Marseille

Paolo Arrivabeni, direction

Lucrezia Contarini : Sofia SOLOVIY
Pisana : Sandrine EYGLIER
Francesco Foscari : Leo NUCCI
Jacopo Foscari : Giuseppe GIPALI
Jacopo Loredano : Wojtek SMILEK
Barbarigo / Fante : Marc LARCHER